



Association Amoureux d'Art en Auvergne

Centre Municipal Jean-Richepin

21 rue Jean-Richepin

63000 Clermont-Ferrand

06 86 70 68 61

www.quatre.com

Thierry Feral

Directeur-fondateur de la collection « Allemagne d'hier et d'aujourd'hui »

aux éditions L'Harmattan (Paris).

Bref regard sur l'histoire du football allemand de Guillaume II à Hitler

Des débuts difficiles...

Le 23 novembre 1899 se déroule à Berlin la première rencontre internationale de football sur le sol allemand : l'équipe du Reich affronte l'Angleterre. Un crachin annonciateur de l'hiver tombe sur le stade du Kurfürstendamm et à peine un millier de personnes sont venues assister à ce que la propagande impériale a pourtant présenté — bien présomptueusement — comme l'évènement symbolique majeur de l'éclosion d'un nouveau siècle où l'Allemagne allait, enfin et pour toujours, supplanter la « perfide Albion » (« *perfidus Albion* »). Or le match tourne à la catastrophe : l'équipe allemande fait montre d'une technique lamentable et est battue par 13 à 2 !

Pour remédier à cette situation fort préjudiciable sur le plan psychologique alors même que l'Empereur Guillaume II ne cesse de proclamer la vocation de son pays à dominer le monde (« *Am deutschen Wesen soll die Welt genesen* »), un congrès du football est organisé à Leipzig le 28 janvier 1900, qui aboutit à la création du *Deutscher Fußball-Bund* (DFB = Ligue allemande de football). Néanmoins, si la structure désormais existe, son efficacité reste très aléatoire. Le DFB ne possède pas de siège central et ses responsables vaquent à leurs tâches depuis leur domicile, se rencontrant occasionnellement pour les grandes décisions. Pour les championnats, les sélections se font au gré des disponibilités des joueurs qui sont dépendants du bon vouloir de leurs employeurs ; d'une façon générale, ils rejoignent le lieu de la rencontre par leurs propres moyens et entrent sur le terrain sans entraînement ni coordination préalables ; il arrive même que, lorsqu'un joueur n'est pas présent à l'heure du coup d'envoi, on recrute à la hâte un remplaçant parmi les spectateurs. Voilà qui a de quoi surprendre dans un pays réputé pour son sens de l'organisation et de l'ordre !

Mais en vérité, si le football en Allemagne connaît tant de problèmes en ce début de XX^e siècle, c'est qu'il s'est jusqu'alors heurté de plein fouet à l'idéologie dominante. Importé d'Angleterre, il a été immédiatement dénigré — ainsi que le tennis — comme « étranger à l'essence allemande » (« *artfremd* »), en tant que passe-temps pour oisifs et privilégiés au moment où l'accent se devait d'être mis sur la communautarisation des énergies productives afin d'édifier une nation soudée autour d'un projet expansionniste et impérialiste qui conduirait à sa suprématie universelle.

Certes, dans certaines écoles, des enseignants progressistes n'ont pas manqué de plaider en faveur du nouveau sport dans lequel ils entrevoient l'ébauche d'une société où chacun épanouirait ses capacités dans l'émulation réciproque, la solidarité, le respect d'autrui, où se développerait une fraternité par-delà l'origine sociale, ethnique et nationale. Mais cette conception a été systématiquement dénoncée et sanctionnée par les autorités pour lesquelles les seules valeurs authentiques à promouvoir étaient, tout au contraire, celles qui coulaient l'individu allemand dans le moule de l'idéologie ultratudesque : l'éducation sportive ne saurait s'écarter de la voie tracée par Friedrich Ludwig Jahn, ce patriote germanolâtre qui, autour de 1810, avait fondé les associations de gymnastiques

(*Turnerschaften*) pour préparer de façon détournée la jeunesse à combattre l'occupant napoléonien, alors que l'armée prussienne avait été réduite à 42 000 hommes par le traité de Tilsit (1807).

En outre, non content d'être un facteur de désagrégation de l'idéologie allemande, le football, en tant que spectacle de masse, pourrait éloigner celle-ci des manifestations religieuses et associatives destinées à renforcer la foi en l'infaillibilité de l'Empereur, sans compter que les inévitables rassemblements à l'issue des matchs constitueraient un terrain idéal pour la propagande révolutionnaire.

Au service de l'idéologie dominante

Pour promouvoir le football en Allemagne, le *Deutscher Fußball-Bund (DFB)* va donc devoir relever un double défi : d'une part le « désangliciser », d'autre part en faire un vecteur efficace de l'idéologie dominante.

Lorsqu'on lit les articles de l'époque, on est effaré par ce à quoi cela a conduit. Il y a tout d'abord un complet remaniement du vocabulaire qui est directement calqué sur le langage militaire : le joueur est appelé « combattant » (*Kämpfer*), la surface adverse devient le « territoire ennemi » (*feindliches Gebiet*), la défense se nomme « arrière-garde » (*Rückgarde*), et le capitaine se voit gratifié du titre de *Führer* (cf. *Deutsches Fußball-Jahrbuch 1912*, Dortmund). Les clubs affichent des noms typiquement germaniques comme *Teutonia*, *Wotan*, *Siegfried*. Pour convaincre l'armée, dont on sait que l'influence sera décisive pour que le football obtienne ses lettres de noblesse, on présente le match comme la répétition d'une bataille, basée sur une stratégie élaborée et l'exaltation de la volonté de vaincre. Pour séduire les politiques, on s'ingénie à démontrer que l'erreur serait de laisser ce sport entre les mains des syndicats ouvriers et de la gauche, car c'est alors qu'il pourrait devenir un instrument de subversion. À force de persuasion, le *Deutscher Fußball-Bund (DFB)* finit par obtenir gain de cause : en 1911, il est admis au sein de la « Ligue pour une Allemagne nouvelle » (*Jungdeutschlandbund*)

qui est affiliée à la Ligue pangermaniste^[1], et en 1913, le ministre de la Guerre de Prusse accepte de préfacier son almanach, préface dans laquelle il annonce que le football fera bientôt partie de la formation des recrues (*Deutsches Fußball-Jahrbuch 1913*). Désormais, il devient commun de voir le frère du *Kaiser* ainsi que le *Kronprinz* apparaître dans les stades, et le jeune prince Friedrich-Karl chausse les crampons au club de Berlin-Charlottenburg.

En 1914, le *DFB* compte 190 000 adhérents. Présidé par Gottfried Hinze depuis 1905, il prend officiellement position en faveur de la guerre. La tendance internationaliste très minoritaire, conduite par Walther Bensemann, fervent défenseur de la thèse du football comme moteur de rapprochement et d'amitié entre les peuples, est interdite. Jusqu'à la fin du conflit, le *DFB* apportera un soutien indéfectible à la politique de l'Empereur : encore à l'automne de 1918, alors que tout est perdu et que des mouvements insurrectionnels surgissent un peu partout pour mettre un terme au massacre, il appellera solennellement à une mobilisation jusqu'au-boutiste contre « la volonté de destruction de l'ennemi » (cf. F. Grolms, *Fußball und Leichtathletik*, 19/1918, p. 382).

L'Arbeiter-Turn- und Sportbund (ATSB)

Après la guerre, le football connaît en Allemagne un véritable engouement. En 1920, le *DFB* regroupe environ 470 000 membres, et ce chiffre aura plus que doublé en 1931. Avec la journée de huit heures, de plus en plus d'ouvriers et d'employés s'y intéressent. Mais pour peu qu'ils se situent à gauche — ce qui signifie à l'époque la mouvance communiste ou un positionnement socialiste authentique puisque la SPD, le Parti socialiste, qui dirige avec une coalition la République de Weimar, a délibérément viré à droite —, ces ouvriers et employés s'orientent vers l'*Arbeiter-Turn- und Sportbund (ATSB* = Fédération sportive et gymnique des travailleurs). Malgré les tracasseries dont il est victime de la part du pouvoir en place, notamment sur le plan des subventions pour ses équipements, l'*ATSB* exerce une influence considérable, fédérant 8000 clubs de football et organisant ses propres tournois. Aujourd'hui, on peut encore voir des images des

compétitions organisées par l'*ATSB* dans le très remarquable film documentaire de Slatan Dudow et Bertolt Brecht, *Kuhle Wampe* (1932). Le film est disponible au catalogue de l'Institut Goethe. Ce qui est très émouvant et très troublant lorsqu'on visionne ce film avec le recul historique, c'est que l'on sait que tous ces jeunes hommes et ces jeunes femmes qui apparaissent à l'écran soudés par la fraternité prolétarienne, seront sauvagement désunis par l'arrivée au pouvoir des nazis. Il est bien sûr impossible de déterminer ceux qui seront les victimes et ceux qui seront les bourreaux, mais il est clair qu'on voit là mêlés ceux qui connaîtront l'enfer des camps et ceux qui occuperont des responsabilités dans les Jeunesses hitlériennes, ceux qui résisteront aux nazis au péril de leur vie et ceux qui rentreront dans la SS, ceux qui un jour, comme Manfred Ewald, dirigeront le sport de RDA et ceux que la guerre anéantira. Dès le printemps 1933, le *Führer* du sport sous le troisième Reich, Hans von Tschammer und Osten, un ancien officier et gros propriétaire terrien, va mettre un terme définitif aux activités de l'*ATSB*. Dès lors, le *DFB* régnera en maître sur le football allemand, ce qui évidemment veut dire qu'il était digne de la confiance des nazis et en avait fourni la preuve bien avant l'accession de Hitler au pouvoir.

Convergence DFB – NSDAP

Dès le début des années vingt, les dirigeants de la République de Weimar accordent une attention privilégiée à la promotion du football : il s'agit d'apporter aux masses un dérivatif aux difficultés économiques qui frappent au quotidien, tout en leur fournissant un cadre légal où peuvent se libérer leur énergie physique et leurs pulsions chauvinistes. En effet, depuis l'entrée en vigueur du Traité de Versailles, le 10 janvier 1920, l'Allemagne n'a plus de service militaire et il est interdit — du moins officiellement — d'y exalter le nationalisme, que ce soit à l'école ou par des manifestations comme il y en avait tant sous Guillaume II. Or, en dépit des sollicitations du gouvernement weimarien qui souhaite limiter l'influence de l'*ATSB* dont il redoute le potentiel révolutionnaire (on se souvient que, en 1919, c'est le ministre socialiste Noske qui a organisé l'assassinat des Spartakistes

berlinois et le démantèlement de la République soviétique bavaroise par les corps francs, et que cette politique répressive à l'égard du PC et de ses organisations de masse sera systématique jusqu'en 1933), le *DFB* se refuse à se mettre à son service. En effet, alors même que vient de naître la NSDAP, il fonctionne lui aussi — sans que l'on puisse toutefois encore documenter un quelconque contact de ses dirigeants avec les nazis — selon le *Führerprinzip*, les instances consultatives ayant été supprimées et son comité directeur possédant un pouvoir décisionnel absolu. Dans le domaine politique, il affiche ouvertement son opposition à la démocratie et sa volonté de contribuer à une « révolution nationale » et à la revanche sur Versailles. En juillet 1920, suite à une tentative de l'Entente pour le faire exclure de la F.I.F.A.^[2] — qui n'est toutefois pas suivie d'effet —, il s'enferme dans l'isolationnisme pour ne pas avoir à disputer de matchs contre les ennemis de l'Allemagne. En 1923, un de ses responsables, Josef Klein, publie dans le *Kicker – Organe central du football allemand*, un article invitant à mettre un terme définitif aux insanités démagogiques du sport comme facteur de réconciliation entre les peuples et à réagir contre la dégénérescence morale provoquée par l'internationalisme en instaurant un idéal sportif authentiquement « teutonique » (« *Teutsch* »). Et de conclure par un appel à rejeter les idées des Lumières et de la Révolution française pour s'en remettre à un « guide (*Führermensch*) qui sera assez fort pour briser le joug de la République » (cf. *Fußball und Leichtathletik*, 25/1924, pp. 4-6). Dès lors, le pas vers la NSDAP est franchi. Certes la position de Klein qui, à partir de 1932 siègera comme député nazi au *Reichstag* avant d'être envoyé en 1943 dans un camp de concentration, ne fait pas encore l'unanimité, mais les choses progressent : quand éclate la discussion autour de la professionnalisation des joueurs, le consensus est immédiat pour la refuser en tant que trahison des valeurs germaniques de dévouement, d'abnégation et de sacrifice pour la gloire de la patrie (l'*Entschlossenheit* jüngerienne !) à l'instar des poilus de la Grande Guerre. On notera ici la convergence avec les points 10 et 18 du Programme en 25 points de la NSDAP du 24 février 1920 : « [...] L'activité individuelle [...] doit obligatoirement s'inscrire dans le cadre communautaire et être utile à tous » (point 10) ; « Nous exigeons que soit mené un combat sans merci contre tous ceux qui par leur activité nuisent à l'intérêt communautaire [...] » (point 18).

Troisième Reich

Durant les mois qui suivent la nomination de Hitler au poste de Chancelier du Reich par le Président Hindenburg, la société allemande se voit soumise à une restructuration dictatoriale : les nazis éliminent les communistes, interdisent les syndicats, font disparaître progressivement les partis politiques. Les tracasseries à l'égard des Juifs se multiplient. Des organisations spécifiques voient le jour pour encadrer toutes les branches d'activité professionnelle, pour contrôler les loisirs, pour régler la vie publique dans le moindre détail. Bref, c'est le fameux « État total » défini par le juriste Ernst Forsthoff comme la subordination inconditionnelle de l'individu à la volonté du Führer.

Président — fort efficace au demeurant — du *DFB* depuis 1925, Felix Linnemann, un haut fonctionnaire de la police criminelle, multiplie les déclarations et gestes d'allégeance au nouveau gouvernement. Il obtient de Hans von Tschammer und Osten — excellent diplomate soucieux que le Reich conserve l'organisation des Jeux olympiques de 1936 — que le *DFB* reste indépendant afin de ne pas se couper de la F.I.F.A et soit, à ce titre, l'unique instance représentative du football allemand. Ainsi intègre-t-il les affiliés au *DJK* catholique et à la *Deutsche Turnerschaft* conservatrice, maintenant dissous...

Dans la foulée du « décret sur l'aryanisation » (*Arierparagraph*) d'avril 1933, qu'il applique strictement à tous les dirigeants juifs de clubs (par exemple Kurt Landauer, président du FC-Bayern qui s'exilera en Suisse et reprendra ses fonctions en 1947), Linnemann s'attache toutefois — **Jeux Olympiques obligent !** — à préserver certains entraîneurs et joueurs « non-aryens », ainsi que les clubs spécifiquement juifs (le « Schild » qui relevait des anciens combattants israélites, et le « Maccabi » sioniste qui prônait l'émigration en Palestine, ce qui allait tout à fait dans le sens de la politique officielle d'alors des nazis). Après la « Nuit de Cristal » (9-10 novembre 1938), ceux qui étaient encore en Allemagne n'échapperont pas à l'hallali : Julius Hirsch, un grand champion qui avait fait partie de l'équipe nationale olympique de 1912 et était entraîneur à Karlsruhe, finira déporté à Auschwitz d'où il ne reviendra pas.

Au lendemain de la défaite de l'équipe olympique allemande contre la Norvège, le 6 août 1936 à Berlin, en présence d'Adolf Hitler (cf. J. Goebbels, *Tagebücher*, Munich,

1999, vol. 3, p. 978), Felix Linnemann qui, juste avant le match, a *imposé* au nom du « *Führerprinzip* » un changement d'équipe à l'entraîneur national Otto Nerz, sauvera de justesse sa tête : commissaire en chef de la police criminelle pour le district de Berlin-Charlottenburg, il sera muté à Stettin en avril 1937 où il s'empressera d'adhérer à la NSDAP et de s'engager dans la *SS* (*Obersturmbannführer* = lieutenant-colonel). Démis — ainsi que Nerz — de ses fonctions au *DFB*, ce seront désormais des hitlériens *grand teint* (Guido von Mengden, Sepp Herberger) qui prendront en main les destinées du football allemand, le réduisant à une machine de propagande dont la guerre aura raison^[3].

[1] *Alldeutscher Verband*, qui a vu le jour en 1891 à partir du vaste mouvement ultratudesque déclenché à la fin de l'époque bismarckienne par les tractations germano-anglaises autour de Helgoland/Zanzibar.

[2] Fédération internationale de football, créée en 1904.

[3] Pour plus d'informations à ce sujet et une bibliographie détaillée, je renvoie au remarquable travail effectué par Dirk Bitzer et Bernd Wilting, *Stürmen für Deutschland. Die Geschichte des deutschen Fußballs von 1933 bis 1954*, Francfort/Main, Campus, 2003.

Article initialement paru dans la revue de l'Association
pour le développement de l'Enseignement de l'Allemand en France (ADEAF).